



Le Moutier des fées

Par Alban Fournier

Pwaula i diaule, c'a-t-âque dé biè dongerou ; chaire aute sas grife, èfan, rô de pu airou ! Parler au diable, c'est quelque chose de bien dangereux ; mais tomber entre ses griffes, enfants, rien de plus affreux !

Ainsi commence une ravissante ballade écrite en patois de la Bresse (Voir *Bulletin de la Société philomatique*, 1883-1884) et contant les affreux malheurs arrivés à une jolie fille qui avait fait la rencontre du diable, tout proche du Moutier des Fées, et lui avait causé.

Sûrement vous avez parcouru cette jolie route de Gérardmer à la Bresse et, au col de Grosse-Pierre, vous avez vu et admiré le Moutier des Fées.

Le site est unique, nulle part on ne le rencontre dans les Vosges ; c'est une lande bretonne à mille mètres d'altitude avec un merveilleux encadrement de montagnes en plus.

A cette hauteur, sur la crête même, vous trouvez les restes d'un vieil étang, aujourd'hui devenu marécage ; au milieu, émerge une énorme masse de rochers granitiques à forme arrondie, s'élevant vers le ciel, comme une tour : c'est le Moutier des Fées.

Le lieu est désert, le silence absolu ; parfois le tintement d'une clochette de vache qui pâture, le cri d'un enfant qui garde le troupeau, viennent donner une apparence de vie à ce site d'une tristesse grandiose qui, émeut le touriste et le porte à la rêverie.

La nuit, quand la lune montante vient éclairer tous les reliefs rocheux, projetant au loin leurs ombres sur la lande marécageuse, le site prend un caractère des plus fantastiques. Le passant éprouve un sentiment de terreur et le Bressaud (habitant de la Bresse) attardé ne manque jamais de faire le signe de la croix et de se mettre sous la protection des saints du paradis.

C'est, qu'en effet, le Moutier des Fées est un lieu maudit, où « on y craint » ; plus d'une fois on y a rencontré le diable.

Là, il convoquait ses amis ; du haut du rocher, il leur parlait...

Là aussi, les fées se réunissaient la nuit pour danser - *rondier* - au clair de lune, autour de la roche du Moutier des Fées.

En ce lieu, l'imagination populaire plaçait ces réunions de démons pour se livrer à leur abominables sabbats.

Ces noms de *Moutier des Fées*, de *Trou du Diable* que l'on trouve un peu plus bas, rappellent les rencontres terribles que les habitants avaient dû faire en ces lieux maudits.

Marie-Thérèse, la malheureuse héroïne de cette ballade, était née le 6 octobre 1728, à la ferme de Lambiê-Khiée (Lambert-Sart ou Essart, défrichement de Lambert), section de Gesse, tout proche le Moutier des Fées.

Fort jolie, très coquette, aimant à rire, ne craignant pas la conversation avec les garçons, leur tenant tête et surtout sachant se faire respecter, mais un peu étourdie, Marie-Thérèse oubliait parfois, le matin en s'éveillant, de se recommander à la bonne Vierge et à son bon ange gardien ; ou bien, en sortant de la maison, de prendre de l'eau bénite, précaution bien utile pourtant, puisque l'on vivait dans le voisinage de lieux hantés par le diable - le Moutier des Fées.

Toutefois, elle était bien excusable, la pauvre fille, elle avait l'amour en tête : elle aimait et se savait aimée.

On était au mois de novembre 1754 ; le jour était clair, presque froid, une bise piquante montait de la vallée de Chajoux. Elle s'en allait *vie et légerè qu'enè alande* - vive et légère comme une hirondelle - chercher *in keuvé dè fairine i moli pou keûre di pain* - un cuveau de farine au moulin pour cuire du pain. Elle allait la tête encapuchonnée, toute joyeuse, songeant à son amoureux que sûrement elle allait rencontrer au bas de la montagne, proche le moulin. Aussi, elle ne songeait guère, la pauvre, à se mettre sous la protection de son ange gardien quand, arrivée *aux Rives* (lieudit de La Bresse), elle aperçoit un homme arrêté sur le bord du chemin : coquette avant tout, elle arrange son capuchon, son tablier, pose sur sa hanche, le plus gracieusement possible, son cuveau et ne s'aperçoit pas que cet homme ne ressemble pas à tout le monde : *gran, khâ, khtra et heulate ; de le pé de bo ; dou-z-aivion de cwone i fron ; das grife pou da ; et das pié qué l'in a ron, et l'aute fôdu e guihe de dole onguiate* - grand, sec, étroit, efflanqué ; de la peau de crapaud ; deux aiguillons de corne au front ; des griffes pour doigts, et des pieds dont l'un fendu en guise de double onguette.

La pauvre étourdie ne vit rien de tout cela, car elle se serait signée, aurait prié et eût ainsi évité un bien grand malheur.

Tout occupée à se rendre gracieuse, elle répondit aux questions de cet homme : « Bonsoir Thérèse, où vas-tu si gaie, à la veillée sans doute ? Bien heureux, ceux qui te feront danser ! Quoi, une simple veillée pour une aussi jolie fille ! Tu es belle comme une fée, viens avec moi ! »... Elle de répondre sur le même ton de plaisanterie... Mais en passant devant cet homme, elle sentit une forte odeur de bouc. Elle eut un soupçon ; si c'était le diable ?

- *Don dée miné ! J'venè qwère note fairine ; deni-mé-la de grau, qu'i rmontesse vit mo hau !* - Bonjour meunier, je viens quérir notre farine, donnez-la moi de suite que je remonte bien vite là-haut...

- Tu es bien pressée ! As-tu du chagrin ? On le dirait à ta mine ?

- C'est que j'ai rencontré un drôle qui me semble un sorcier, il a voulu me gouailler, je lui ai répondu de même façon...

La voilà repartie, avec sa charge de farine, mais peu rassurée ; elle s'en veut de son étourderie et avoue qu'elle mérite bien l'épithète d'*évaltonaue* - évaltonnée - dont l'a gratifiée plusieurs fois son confesseur ; elle se reproche sa coquetterie aussi *pour éne aute fwé ĩ s'ra, se Dee ieu, pu saige* - pour une autre fois, si Dieu le veut, je serai plus sage.

Hélas ! il était trop tard ; elle se rappelait maintenant que *pwaula i diaute, c'a-t-âque dè biè dongerou* - que parler au diable est bien dangereux !

Le jour baissait et en même temps sa peur grandissait, elle marchait bon train et arriva aux Rives *ai lai brune de lai neu* - à la brune de la nuit.

Au détour du chemin elle reconnut son homme. Il n'était plus seul ; son compagnon petit, chétif, semblait à côté de lui *un manre peti chieré* - un méchant petit crapoussin. Cette fois, elle ne songea plus à faire la belle, elle dévisagea son homme, et reconnut bien vite, et avec terreur, qu'elle était en présence d'un démon !

- Hé la belle fée ! lui cria celui-ci, tu es la dernière que l'on attend là-haut pour commencer le bal !...

La pauvre fille veut se signer, prier, se sauver ; mais il est trop tard, elle se sent *édiatée*, endiablée, ensorcelée... Toute résistance devint impossible : *sai vélotà même a priche et-y-èmiélée* - sa volonté même est prise et comme engluée.

Dès lors, portant son cuveau, elle suivit passivement ses ravisseurs et arriva bientôt au Moutier des Fées.

Geo, fae, demon, to-t-i a ressobié - gens, fées, démons, tout le monde est rassemblé.

Elle est accueillie par des clameurs telles que les montagnes furent épouvantées.

Sur le haut du rocher se tiennent les musiciens avec des brandons et leurs instruments : *O né poureu, hmâ dirè las façon d'auhmo et le hargandaige qu'el jète et der dangûete* - Impossible de dire les façons d'ustensiles et les objets de batterie qu'ils jouaient et faisaient sonnailler.

Le grand démon ouvrit le bal avec sa prisonnière et *déyè los, insi qu'in oragan, sè hmeù le touillon dè lai hnieé tote entière* - et derrière eux, ainsi qu'un ouragan, se met en mouvement le tourbillon de la troupe tout entière.

Plaignez la malheureuse qui, poussée, bousculée, fut forcée tout le long de la nuit de courir, danser, sauter, rondiller avec son cuveau, qu'elle fut toujours obligée de porter.

On était sans pitié pour elle ; elle devint, la pauvre innocente traîtreusement enlevée, un objet de risée, le passe-temps des démons, de l'enfer entier...

Pourtant elle *juyé maque d'awé sai vertu saule* - elle sauva son honneur.

Avec la nuit finit le supplice de la pauvre Marie-Thérèse. Avec le soleil s'enfuit la bande infâme, *rhindée do l'infère* - rechassée dans l'enfer.

Elle se trouva au jour, sortant d'un sommeil *délireux*, assise tout proche du lieu maudit, son cuveau à ses côtés.

Brisée, harassée, elle se traîna jusqu'à la porte de la maison de ses parents, où elle frappa en gémissant...

Sa geo khthermon ; et l'awète tan rqweyé sô-z-airété di brare et de popirié - ses parents tressaillirent ; ils l'avaient tant recherchée sans arrêter de pleurer et de soupirer...

La pauvre enfant s'affaissa demi-morte sur *leukhe di palle* - le seuil de la porte du poêle.

Hélas! la peur du diable ne cessa de la poursuivre. Ce fut une obsession de tous les instants.

Adieu la gaieté, la joie, les chansons ; les soins de sa famille désolée, l'empressement de son amoureux ne purent la ramener à la vie. Tous les jours on la voyait décliner ; elle tomba malade et avant l'année écoulée *o lai mwonon se r'posa i cemetera* - on la mena se reposer au cimetière (11 septembre 1754).

Tant il est vrai que *pwaula i diaule, c'a-t-âque dé biè dongerou ; chaire aute sas grife, èfan, rô de pu airou* - Parler au diable c'est quelque chose de bien dangereux, mais tomber entre ses griffes, enfants, rien de plus affreux !

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges*, par Léon LOUIS, 1892, p. 22-26.